Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 55 (1917)
Heft: 1

Artikel: Napoléon au Grand St-Bernard : [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-212762

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

d'opéra-comique, où languissent, pitoyablement, des cygnes et autres bêtes aquatiques, ni statues... C'était une pelouse, et rien de plus. Et les gamins s'en donnaient à cœur joie, couraient et cabriolaient C'était bien autre chose que le gravier municipal et les poissons multicolores de l'édilité.

Pendant la belle saison, Montbenon servait de place d'armes pour les milices vaudoises. La place était en grande fête les jours d'avant-revue et de revue, et nous, les gosses, courrions après la troupe pour solliciter, sans vergogne, une ou deux cartouches de poudre que nous utilisions ensuite pour faire des « guillettes ». Heureux temps!

C'est sur Montbenon aussi, que le lundi de Pâques, les bouchers « couraient » les œufs, à l'ombre des grands arbres, en famille, pourrait-on dire, car Montbenon faisait partie du Lausanne populaire. On s'y sentait chez soi. Moins de fleurs, mais davantage de bonhomie. Les bons vieux fumaient leur pipe sur les bancs de la terrasse et les petites bonnes, comme aujourd'hui, surveillaient d'un air distrait les cupesses de leur minuscule clientèle; elles n'avaient pas à craindre aucune escampette dangereuse, puisque sur les routes les autos et les bécanes ne menaçaient personne d'écrasement.

Et il y avait les *Côtes*. Ah! ces côtes de Montbenon, taillis sauvages, forêts vierges de nos imaginations d'enfants! Nous y battions l'estrade sous des noms énormes: Oeil de Faucon, Elan rapide, Bison noir, etc., etc. Fenimore Cooper et Gustave Aimard inspiraient nos explorateurs parmi les ronces dangereuses aux culottes et aux blouses. Au fond, à nos pieds, le chemin un peu sombre, longeait le Flon, et de braves cordiers y travaillaient sans relâche. Et puis il y avait la *chocolatière* exhalant un parfum à la fois amer et doux qui flattait agréablement notre odorat, car, à cette époque, le chocolat ne courait pas les rues comme aujourd'hui et nous nous régalions de ce que les jeunes blancs-becs de 1917 considéreraient avec un inévitable dédain.

Parfois les côtes de Montbenon étaient envahies par une petite équipe de jeunes travailleurs. Oh! ni des terrassiers, ni des bûcherons, ni même des géomètres. Non. Des collégiens, tout simplement. Des *Indus*, des *Moyens*, qui venaient s'installer dans les taillis pour dessiner d'après nature, le vallon pittoresque et les vieilles maisons aujourd'hui démolies. Les plus habiles d'entre ces garçons et les plus artistes, sans doute, s'efforçaient à rendre la perspective fuyante de la minuscule vallée avec, au fond, l'échancrure sur St-Sulpice et, enfin, à l'arrière-plan, la ligne délicieuse du Jura. Paysage exquis... Aujourd'hui... Mais nous verrons cela plus tard.

A la nuit tombante, les Lausannois aimaient à faire quelques pas sur cette colline si paisible, si bourgeoise, si familiale, sur cette esplanade qu'affectionnait le poète Porchat et qu'il a si bien chantée. Ceux qui l'ont connu — il est mort en 1864 — fredonnaient la vieille chanson:

C'est là-bas près du village,
C'est au pied du clocher noir...

et les souvenirs aidant, on en venait, avec l'ombre qui descendait doucement, à évoquer cette journée du 24 avril 1723 où un noble martyr vêtu de son uniforme d'officier et accompagné d'un important cortège de magistrats et de soldats à pied et à cheval, traversa pour la dernière fois la pelouse toute verdoyante d'herbe printanière. L'échafaud, là-bas, à Vidy, attendait le major Davel.

* * *

Aujourd'hui... mais que disais-je. Attendez, que je me remette. Aujourd'hui... ce sera pour la prochaine fois.

C. P.

Les Artisans de la Victoire. — Tel est le titre général d'un tableau vraiment d'actualité (60 cm. sur 42 cm.) réunissant 84 reproductions de photographies, remarquables de netteté, des personnalités ayant joué un rôle en vue dans la Guerre Européenne: souverains, généraux, ministres, etc., y compris 14 portraits de personnages romands.

Au centre, une aquarelle représentant une vivante scène de guerre. Au bas du tableau, *les dates des 31 déclarations de guerre*.

Ainsi, d'un seul coup d'œil, on embrasse l'immensité du cataclysme mondial. Son exécution artistique fait le plus grand honneur à la maison d'arts graphiques « Sadag », à Genève.

Ce tableau est le souvenir le plus complet le plus pratique et le meilleur marché qui ait été publié sur la guerre européenne. Prix 1 fr. 50.

Pour le gros, s'adresser à l'éditeur: M. A. Huguenin, 16, rue Beau-Séjour, à Lausanne.

L'accordeur. — M. et Mme *** ont eu, en dînant, une scène assez vive, qui a fini par une bouderie persistante.

Leur fillette, que cette situation contrarie, voyant arriver l'accordeur de piano, lui fait:

— Ecoutez, M'sieur, quand vous aurez fini avec le piano, vous tâcherez d'accorder aussi papa et maman, n'est-ce pas?

NAPOLÉON AU GRAND ST-BERNARD

II

Quant aux canons, il fallut trouver un nouveau moyen de les transporter, les ingénieux traîneaux à roulettes étant inutilisables. On dut les enfermer entre deux moitiés de troncs d'arbre creusés et les faire tirer par des hommes. Des proclamations séduisantes avaient attiré sur les lieux plus de 6000 paysans du Valais et de Vaud. On leur promettait mille francs par pièce transportée de St-Pierre à St-Rémy. Comme il fallait 64 hommes pour ce travail pénible, ce n'était en somme que 16 francs par homme. Encore, contrairement aux affirmations des historiens français, ces pauvres gens ne reçurent-ils... *rien*, sauf pour les premières pièces. Il est faux d'écrire que les paysans se refusèrent à ce travail dangereux et que les soldats durent le faire.

Dans les passages spécialement périlleux, les soldats entonnaient des chants patriotiques et la musique jouait. La descente fut peut-être plus dangereuse que la montée. Le sentier étroit était glacé. Les cavaliers marchaient en tenant leur cheval par la bride. Le moindre faux pas pouvait être mortel. Heureusement, les accidents furent rares.

En arrivant à l'hospice, chaque soldat recevait des religieux un morceau de pain et de fromage et deux verres de vin.

A cette occasion, l'hospice distribua 500 livres de pain, 3498 livres de fromage, 749 livres de sel, 400 livres de riz, 1750 livres de viande, 21,724 bouteilles de vin, 500 draps de lit, pour en faire des guêtres et des pantalons. Il résulte de là que les soldats n'avaient guère avec eux que du pain. Les religieux ont fourni le reste.

Pour l'hospice, il y eut de ce chef une dépense de 40,000 fr. Bonaparte en paya 18,000 fr. et pas un centime de plus.

Allons maintenant retrouver le premier consul à la maison prévotale de Martigny, où il resta trois jours.

Pendant ce laps de temps, Bonaparte ne sortit de sa chambre que pour aller au réfectoire. Il passait nuits et jours absorbé par une correspondance active avec ses généraux. Le 20 mai il se mit en route, accompagné de Duroc, son aide de camp, et de Bourrienne, son secrétaire. M. Murith, prieur de Martigny, connu dans le monde des botanistes, et M. Ferrettez, procureur de la maison de St-Bernard, firent route avec lui.

A la cure de Liddes, le premier consul s'arrêta un instant pour y boire un verre de vin. Vers cinq heures du matin, Bonaparte arrivait à Bourg-Saint-Pierre. Il entra dans l'hôtel, actuellement « Au déjeûner de Napoléon », qui portait alors le nom de « A la colonne milliaire ». On voit encore cette colonne vis-à-vis de l'hôtel. Passablement fatigué, le futur vainqueur de Marengo monta dans la chambre qui a été reproduite exactement au village suisse de l'Exposition de Paris, avec ses meubles originaux. Le premier consul se reposa sur un fauteuil; pour son déjeûner, il prit des œufs à la coque et du vin.

A cette époque, les propriétaires de l'hôtel étaient Anselme Nicolas Moret, et sa femme Jeanne-Sophie, qui venait d'accoucher d'une fille, dans la nuit du 19 au 20. Duroc et Marmont burent à la santé de la fillette, proposant au père de demander Bonaparte comme parrain de l'enfant. Mais Anselme Nicolas refusa, n'osant point prier le premier consul d'être le parrain d'une fille. Quelles préventions contre le sexe aimable!

Avant de partir, à dos de mulet, pour le Grand-St-Bernard, le premier consul passa en revue une compagnie de grenadiers, campée au-dessus de Bourg-St-Pierre.

A mi-chemin, Napoléon faillit être précipité dans l'abîme, par un écart de son mulet. La présence d'esprit du guide Pierre-Nicolas Dorsaz lui sauva la vie. Bonaparte alors entra en conversation avec son conducteur, qui lui raconta naïvement ses amourettes. Quelques temps après, le brave garçon reçut de Paris 1200 fr., ce qui lui permit d'acheter la maisonnette convoitée et d'épouser la jeune fille de ses rêves.

Arrivé à l'hospice, le premier consul trouva à grand'peine une tranche de rôti, quelques biscuits et une bouteille de vin. Les soldats avaient épuisé toutes les provisions. Il descendit ensuite sur Etroubles.

Les mémoires de l'abbé Vésenda, qui se trouvait à Etroubles, lors du passage, racontent dans un langage naïf l'épouvante qui a régné dans la haute vallée d'Aoste, pendant cette occupation française, si soudaine. Il y avait en tout 600 hommes échelonnés de St-Rémy à St-Maurice.

Après quelques escarmouches sans importance, à Etrouble et à Aoste, l'armée française se vit barrer le chemin par le fort de Bard, perché sur un rocher inaccessible, et dominant de son artillerie l'unique route de la vallée. En vain, Lannes avait-il hissé, avec de pénibles efforts, quelques pièces d'artillerie, sur les hauteurs d'Albaredo. Il fallut user d'un subterfuge. A la faveur d'une nuit épaisse, l'avant-garde réussit à faire passer l'artillerie dans la rue de Bard, jonchée de paille et de fumier.

L'infanterie et la cavalerie avaient pu se frayer un passage dans un sentier de montagne, élargi par les troupes du génie, opération qui fait plus d'honneur au premier consul que la traversée du Saint-Bernard elle-même.

Bonaparte assistait aux opérations du fort de Bard. Suivant Gassendi et Furrer (*Geschichte von Wallis*), étant en reconnaissance avec une suite peu nombreuse, il tomba dans une embuscade d'Autrichiens, qui le prirent pour un officier quelconque. Bonaparte demanda un instant de répit, et, quand la troupe qui le suivait fut arrivée, il s'avança vers l'officier autrichien en lui disant: « C'est maintenant vous qui êtes le prisonnier du premier consul. »

On sait le reste. Battus à la Chiusella et à Marengo, les Autrichiens furent contraints de signer le traité de paix d'Alessandria, qui leur fit perdre toutes leurs conquêtes de la Haute-Italie, et les forcèrent à se retirer derrière le Mincio.

La nouvelle de la prise de Milan et de la bataille de Marengo fut accueillie en Suisse avec des sentiments bien divers. En haut lieu, où l'on croyait que ces événements allaient enfin

ouvrir une ère de paix si ardemment désirée, on se livra à des démonstrations de joie.

Selon les annotations très précises de l'hospice du St-Bernard, le temps fut des plus beaux de la mi-mai à la mi-juin 1800. Il n'y eut point d'avalanche. Ainsi, à part les fatigues inhérentes à une telle entreprise, et quelques risques de glissades, le passage n'offrit pas les effroyables difficultés que certains historiens se sont plu à dépeindre. D'autre part, le service des approvisionnements a laissé à désirer. Cela ressort de la correspondance de la Chambre administrative du Valais.

Tailleur et débiteur. — Un vieux tailleur allemand et l'un de ses débiteurs, peu empressé de s'acquitter, se prennent de bec dans la rue. Le tailleur était vif, pressant, insolent, comme quelqu'un qui a pour lui son droit.

— Ne le prenez pas sur ce ton, fait enfin le débiteur, à bout de patience, vous m'obligerez à vous répondre de même. Mais vous êtes un vieillard et je vous dois le respect.

— Et une habillement gomblet, riposte le tailleur.

LES VISITES DU JOUR DE L'AN

On a si souvent retracé les origines et l'historique de la coutume des étrennes et des visites du jour de l'an, qu'il y aurait vraiment puérilité à revenir sur un sujet tant de fois traité.

Ce qui paraîtra peut-être plus neuf, c'est de faire connaître toutes les tentatives qui ont été faites pour échapper à l'usage des visites du jour de l'an et dont il ne reste, en définitive, que la pratique de la carte de visite, laquelle, en dehors des visites affectueuses de la famille n'a pu détrôner entièrement un grand nombre d'autres visites qui ne sont que de pure politesse.

Déjà, vers le milieu du XVIIIme siècle, on avait essayé de secouer le joug des visites du jour de l'an. Suivant le témoignage de Lemierre, qui raconte le fait dans un poème des fastes, la petite poste, établie à Paris en 1666, tenait pour *deux sous* à la disposition de ceux qui voulaient se payer ce luxe, des commissionnaires revêtus d'un costume sévère et tout de circonstance, et qui allaient à domicile présenter les souhaits de bonne année pour le compte de leurs clients.

Au siècle dernier, cet usage singulier s'était généralisé dans les hautes classes et la bourgeoisie. Nous voyons, en effet, dans le curieux *Tableau de Paris* de l'original chroniquer Mercier, qu'on ne faisait plus de son temps (quelques années avant 1789), les incommodes visites du jour de l'an. Il n'y avait plus que les commis de bureau qui allaient offrir leurs hommages à leurs supérieurs qui les recevaient ce jour-là avec toute la dignité d'un protecteur.

Mercier a même le soin de nous faire ainsi connaître la façon pittoresque dont les commissionnaires, qu'on avait dénommés *porte-claquette*, s'acquittaient du soin de faire les visites pour compte d'autrui :

« Le *porte claquette*, dit-il, met un habit noir, l'épée au côté, et soulève le marteau des portes-cochères ; elles bâillent et se referment quand la carte est glissée. Rien n'est plus aisé, personne n'est visible, chacun a eu l'honnêteté de fermer sa porte. Le *porte-claquette* prend partout le nom de celui dont il est le commettant. »

C'est là un usage raffiné à la façon du dix-huitième siècle ! Notre liste serait longue cependant si nous voulions citer tous les aimables écrivains du dernier siècle qui ont battu en brèche l'ennuyeuse coutume des visites du jour de l'an, et la coutume encore plus puérile de se décharger de ces visites à l'aide d'un petit carton où s'étalent les noms et qualités des personnes qui échangent leurs politesses au coût de deux centimes par les soins du service de la poste.

Dans les provinces où l'on se piquait de moins observer les formes que dans la capitale, on tenta d'une manière plus brusque de rompre avec l'ancienne tradition. Un habitant de Metz, d'après le *Mercure de France*, fit adresser au son du tambour par les rues, ses compliments et souhaits de bonne année à ses nombreux amis et connaissances. Malgré les efforts tentés à cette époque par les publieurs municipaux, qui voyaient pour eux dans cette innovation une fructueuse source de bénéfice, cet usage n'a pas prévalu.

C'est par la voie de la presse que, dans le siècle actuel, on a essayé de réagir, mais inutilement contre les visites du jour de l'an. Sous la Restauration, M. le vicomte Domon, écuyer de Louis XVIII, fit insérer un avis dans le *Journal de Paris* par lequel il souhaitait la bonne année à toutes les personnes auxquelles il est d'usage d'écrire ou de faire des visites à l'occasion du 1er janvier.

En Angleterre et aux Etats-Unis, pays essentiellement pratiques, toutes les années, au premier de l'an les journaux renferment un certain nombre d'avis de ce genre. Mais, hélas ! il est fâcheux que ceux qui suivent une pratique très raisonnable soient qualifiés d'originaux de la pire espèce, ce qui fait que peu sont tentés de les suivre dans cette voie progressive.

(Du *Petit Marseillais*.) Joseph MATHIEU.

La muselière. — Dis-voi, François, tu vas en ville ?

— Oué.

— Veux-tu me faire une commission ?

— A ton grand diable de service.

— Y te faudrait m'acheter une muselière pour mon chien.

— Oui, mais, comment la faut-y ? Quielle longueur et quielle largeur ?

— Ma foi ! Hé !... Médor !... Médor !... (un coup de sifflet) Médor !

— Cette tonnerre de de bête, on ne sait jamais où elle va rôder... Eh bien, mon té, prends-la comme pour toi, cette muselière.

Le vieux Lausanne en couleurs du peintre Charles Vuillermet, publié par la maison A. Dénéréaz-Spengler & Co a été l'un des plus grands succès d'édition artistique dans notre pays ; il est sans précédent chez nous. Un premier album, paru en 1913 à 750 exemplaires, est aujourd'hui introuvable. Le succès d'un second album, demandé de divers côtés, et sorti de presse en 1916 n'a pas été moins vif, ni moins justifié. Heureusement, il en reste quelques exemplaires, pas beaucoup, cependant, que nous signalons à l'attention des amateurs éclairés et des amants du pittoresque Lausanne d'autrefois.

FEUILLETON DU « CONTEUR VAUDOIS »

LES CHALETS DE LA ROSELINAZ [1]

1

Du village de Lavey, dont le frais feuillage d'une forêt de châtaigniers, de noyers, de pommiers et de poiriers cache presque entièrement les blanches maisons, un sentier s'élève peu à peu du côté du midi sur les pentes qui bordent le Rhône ; en moins de deux heures, il conduit à Morcles le voyageur charmé de la beauté et de la variété des aspects.

Après avoir longé pendant une demi-heure le pied d'une paroi de rochers d'une hauteur perpendiculaire d'environ deux mille pieds, le sentier s'engage, par des lacets nombreux et fortement inclinés, dans une gorge au fond de laquelle mugit l'Avençon de Morcles.

Les eaux écumeuses du torrent bondissent de rocher en rocher, font un premier saut de trois

[1] Cette jolie nouvelle, qui a pour théâtre l'un des sites les plus agrestes de nos Alpes vaudoises, a été publiée en 1874, par la *Feuille d'Avis de Lausanne*. Son directeur a bien voulu nous accorder l'autorisation de la reproduire. Elle n'est pas signée.

gît peu à peu et finit par devenir un vallon assez spacieux pour que les vingt et quelques chalets de Morcles aient pu s'y asseoir tout à leur aise.

Rien de plus curieux, de plus original que ce village ! Du plus loin qu'on les aperçoit, les chalets, moitié en maçonnerie, moitié en bois noirci par le temps, se présentent étagés les uns au-dessus des cents pieds, puis un second d'une centaine de pieds et vont se perdre dans le Rhône, un peu au-dessus des bains de Lavey. Etroite d'abord, la gorge s'élarautres, en deux rangées presque régulières. L'espace qui les sépare forme la grand'rue de Morcles, rue escarpée comme une des montagnes voisines, accidentée, parcourue en son milieu par un filet d'eau, pavée d'énormes pierres, devenues, avec le temps, polies et glissantes et toujours dangereuses pour les gens qui viennent de la plaine.

Tout autour du village sont des pentes rapides, presque dénuées d'ombrage, mais couvertes en été d'herbe épaisse et savoureuse, qui semble faire les délices des troupeaux de chèvres, principale richesse des habitants de Morcles.

Dès l'extrémité de la grand'rue, près des derniers chalets, deux ou trois sentiers plus ou moins ardus sillonnent ces pentes et conduisent dans la montagne. L'un, tirant à gauche, se rend au charmant plateau de Dailly, d'où le regard plonge d'une hauteur presque verticale de plus de deux mille pieds, sur Saint-Maurice et la vallée du Rhône ; un autre se dirige sur les pâturages les plus voisins de Morcles ; un troisième se rapproche du torrent de l'Avençon, le franchit sur un pont rustique fait de deux ou trois plantes de mélèze, et de là, pierreux et toujours plus montueux, atteint en une heure et demie les chalets de l'Haut-de-Morcles, situés à deux mille pieds environ plus haut que le village. Les murailles rocheuses qui, jusqu'en cet endroit, ont bordé le vallon, se réunissent un peu en arrière des chalets, comme en un immense cirque, au fond duquel se précipitent chaque printemps les avalanches de neige, qui descendent des régions supérieures de la Dent de Morcles.

Bien que ces parois paraissent s'élever à pic et être infranchissables, un sentier étroit et à peine marqué les escalade, tantôt s'enfonçant et disparaissant dans quelque anfractuosité, tantôt côtoyant l'abîme et comme suspendu dans le vide. En le suivant, au risque de se rompre le cou, on gagne un plateau long d'une demi-lieue, large d'à peu près autant : c'est le plateau de la Roselinaz.

D'ici, l'œil jouit d'une vue remarquable, non seulement par son étendue, mais par sa richesse d'aspects. Au nord, c'est-à-dire devant soi, c'est la vallée du Rhône, depuis Saint-Maurice au lac ; le fleuve y déploie ses gracieux méandres à travers les fertiles campagnes et les bouquets d'arbres ; plus loin, le lac Léman, ordinairement vaporeux et dont on peut suivre les rives septentrionales jusqu'à Lausanne ; plus loin encore et se confondant presque avec le ciel, le sombre Jura, qui paraît bas, humble et à peine égal au Jorat ; à droite, ce sont les diverses chaînes des Alpes vaudoises, laissant deviner les vallons qu'elles cachent dans leurs replis, et les pentes fleuries semées d'innombrables chalets ; ce sont les montagnes de Gryon, le Chamossaire, les Tours d'Aï et de Mayen, etc. ; à gauche ou au couchant, se présentent le haut massif de la Dent du Midi, dont les sept pointes s'élèvent majestueuses et fières à dix mille pieds au-dessus de la vallée ; le charmant val d'Illiez, et les sommités qui vont se terminer au lac Léman par la Dent d'Oche ; en se retournant derrière soi, au premier plan, une belle forêt de sapins, de mélèzes et de pins aroles limite le plateau ; derrière la forêt, c'est la haute montagne, les deux sommités de la Dent de Morcles, les murailles dentelées, les abîmes, puis, à côté, mais dans le lointain, une grande masse toute blanche et qui doit être le Velan ou le Combin.

(A suivre.)

Grand Théâtre. — Spectacles du dimanche 7 au jeudi 11 janvier.

Dimanche 7 janvier, en matinée à 2 h. 15, et en soirée à 8 h. précises, *L'Aiglon*.

Mardi 9, populaire à 8 h. 15, *L'Aiglon*.

Jeudi 11, à 8 h. 30, première à Lausanne de *Poliche*, de Henri Bataille.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Julien MONNET, éditeur responsable.

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Cie.

Albert DUPUIS, successeur.